

Éléments pour une éducation raciale (15)

Race, romanité et histoire italienne

Nous avons déjà dit que, pour faire passer l'idée raciale de la théorie à la pratique, une des exigences fondamentales est de reconnaître l'idéal humain correspondant à la race supérieure parmi celles qui composent une nation donnée. Puisque tous les peuples comprennent dorénavant des mélanges raciaux, il est nécessaire d'évaluer leurs diverses composantes : il s'agit d'un processus qui doit être à la fois intérieur, individuel et politique, collectif. , la race nous apparaît essentiellement comme l'objet d'un choix, d'une élection et d'une décision.

Ce que nous avons dit montre déjà clairement sur quoi, dans la mesure où nous sommes concernés, le choix se portera. Et nous avons déjà également cité l'expression de Mussolini, qui a clairement indiqué que l'élément romain est le noyau central éternel – le « cœur » – de la souche italienne. Nous pouvons par conséquent affirmer purement et simplement que l'italianité fasciste s'identifie à la romanité. Nous devons encore approfondir cette formule dans notre quête d'une conscience raciale précise.

Malheureusement, dans notre pays, la « romanité » est souvent un simple terme de rhétorique, faisant partie d'un ensemble de phrases dont la signification est extrêmement indéfinie. La preuve de cela est que tandis que ce mot apparaît aujourd'hui extrêmement fréquemment dans notre pays, on ne peut remarquer aucun courant d'études nouveau et sérieux qui pourrait prodiguer un sens vivant de ce que c'est qu'être « romain », en allant au-delà des vieux exercices d'archéologie, de philologie, et d'historicisme stérile des spécialistes de l'Université. Remarquablement, ce ne sont pas aux Italiens, mais à des étrangers, que nous devons les contributions les plus valables à l'étude véritable et vivante de l'authentique « romanité » : à Bachofen (Suisse), à W. Eight, à F. Altheim et Günther (Allemands), à Kerényi (Hongrois), à Eitrem (Norvégien) et à Macchioro, qui, bien qu'il soit un citoyen italien, n'en est pas pour autant d'origine aryenne.

Nous devons également indiquer que par rapport non seulement aux traditions italiennes, mais aussi à celles romaines, il est nécessaire de choisir. La romanité aussi montre de multiples faces. Il existe une romanité typiquement aryenne, caractérisée par les symboles de la hache, de l'aigle, du loup et d'autres symboles d'un héritage qui est, fondamentalement, hyperboréen ; et il existe une romanité composite, qui montre les effets des influences hétérogènes de la strate italique pré-aryenne et de civilisations aryennes dégénérées. Il est d'importance capitale dans l'éducation raciale d'éclairer de telles divergences, qui se manifestent dans les coutumes, les cultes, les rites et les institutions de la Rome antique, tout comme il est de la plus grande importance d'inculquer un sens du combat par lequel l'élément aryo-romain réussit à prédominer dans certaines phases de son cycle, se libérant des

influences étrangères (par exemple, celles étrusques) ou les changeant selon son idéal de civilisation supérieur. Il y a là encore une fois une histoire secrète qui, dans une large mesure, est encore à écrire – pour des aperçus, quiconque est intéressé par de tels sujets peut se référer à notre Révolte contre le monde modern, où la « romanité nordique » est discutée ; à l'œuvre de Bachofen *Die Sage von Tanaquil* ; et aux autres auteurs cités dans le présent ouvrage.

À cette époque impériale, la romanité aryenne commence à vaciller : si, des provinces asiatiques, lui vinrent des éléments de l'antique spiritualité solaire (i.e. le mithraïsme (*), la conception « divine » de la royauté, etc.), qui la revivifièrent, des ferments de décomposition ethnique et spirituelle lui vinrent également, qui se montrèrent particulièrement délétères étant donné la décadence éthique, démographique et raciale de l'ancienne souche aryo-romaine. Pour l'Italie fasciste en particulier, qui doit rebâtir sa mission impériale, la considération de la destinée de l'antique empire romain d'un point de vue racial, et celle des symboles impériaux du Moyen Âge, est particulièrement instructive.

Un noyau, dont tout le monde connaît le style viril et aryen et l'exclusivisme originel, créa la grandeur de Rome. Il aurait été logique qu'au fur et à mesure que Rome établissait progressivement sous son imperium et dans son « espace » un groupe de peuples de plus en plus varié et complexe, un renforcement correspondant, une défense et un accroissement du noyau dominant aryo-romain, ait eu lieu. Le contraire se produisit néanmoins : plus l'antique empire s'étendit, plus la « race de Rome » s'affaiblit alors qu'elle s'ouvrait irresponsablement à tous genres d'influences de souches inférieures et d'étrangers : elle éleva à la dignité de Romains des éléments ethniques des plus douteux, elle absorba des cultes et des coutumes dont le complet contraste par rapport à la mentalité romaine originelle fut souvent étonnant, comme le remarqua Tite-Live. De plus, les Césars travaillèrent souvent d'une manière telle qu'elle écartait tout le monde : au lieu de se tourner vers le groupe de leurs meilleurs citoyens, au lieu de s'entourer des représentants fidèles de l'antique romanité toujours capables de s'accrocher fermement à leur race et leur éthique, ils adoptèrent les symboles de l'absolutisme et crurent au pouvoir magique de leur fonction divinisée alors qu'elle devenait progressivement de plus en plus abstraite, isolée et dénuée de racines. Il est absurde de penser qu'affaibli comme il l'était, l'empire aurait pu longtemps continuer à s'imposer aux divers peuples qui, politiquement parlant, s'étaient intégrés à son orbite. Le jeu des contingences et les premières graves attaques extérieures causèrent inévitablement l'effondrement de cet énorme organisme, par manque d'une colonne vertébrale.

Au Moyen Âge, comme c'est bien connu, l'Église essaya de ressusciter le symbole supra-national en la combinant aux idées de la nouvelle foi afin de produire une nouvelle idée impériale, celle du Sacrum Imperium. Mais le peuple italien fut, pour ainsi dire, étranger à la formation de ce nouveau symbole : ils ne perçurent pas du tout la nouvelle tâche, qui était de tirer de la substance de notre peuple un noyau qui aurait été racialement et spirituellement digne de ce symbole. Ce qui prévalut plutôt fut la composante méditerranéenne, anarchique, individualiste, particulariste, le ferment de querelles

incessantes et d'antagonismes – pour ne pas parler d'une chute importante du niveau général de l'éthique. Ainsi les mots bien connus que Barberousse adressa à juste titre à ceux qui se vantaient d'être « Romains », ne serait-ce que de nom. La conséquence de cela fut que la fonction impériale médiévale, bien qu'elle se dénomma romaine, fut essentiellement incarnée par des membres d'autres peuples que le nôtre : par-dessus tout, des peuples germaniques, chez lesquels certaines qualités de race avaient survécu dans une plus grande mesure. Par conséquent, l'Italie, en tant que telle, prit très peu part à l'édification de la civilisation romano-germanique impériale du Moyen Âge.

Nous avons ainsi deux exemples éloquents des dangers auxquels toute idée impériale est exposée si aucun solide fondement racial ne lui correspond. Aussi, il est nécessaire, dans le choix des traditions que la conscience raciale aryenne demande en considération de l'histoire italienne ultérieure, de s'habituer à de nombreuses transformations révolutionnaires de perspective. Ainsi, nous soulignerons, malgré les suggestions d'une certaine historiographie indigène d'inspiration maçonnique, que nous ne devons en aucun cas percevoir comme véritablement nôtre l'Italie des Communes en révolte contre l'autorité impériale. Pour nous le problème n'est pas du tout une « lutte contre l'étranger », mais plutôt un combat entre les représentants de deux types opposés de civilisation : et, du côté de l'empereur, pour lequel, et contre les Communes, la plupart des princes italiens, tels ceux de Savoie et de Montferrat, luttèrent, se trouvait la civilisation aristocratico-féodale, qui maintenait encore dans une large mesure et d'une manière remarquable le mode de vie aryen et nordico-aryen. On peut par conséquent affirmer que ce qui est nôtre est l'Italie gibeline et dantesque, pas celle guelfe et communale.

De la même manière, bien que cela puisse sembler iconoclaste, nous ne devons pas trop nous vanter de la contribution de l'Italie à la civilisation humaniste et, en général, à la prétendue Renaissance. Malgré la splendeur apparente, cette civilisation humaniste et « aphrodisienne » de la littérature et des arts a représenté une chute, et la rupture de la transmission d'une tradition bien plus importante et profonde : au lieu du caractère individualiste qui devait se refléter dans le style des princes et dans les désaccords sans fin entre les cités italiennes et entre les condottieri, c'est précisément dans cette civilisation que se formèrent les germes qui devaient se développer dans les Lumières et dans des phénomènes similaires de décadence moderne. De plus, la reprise prétentieuse de l'« antiquité classique » par l'humanisme se fonde sur une mécompréhension majeure : seuls les aspects superficiels du monde antique furent repris, pas ceux les plus anciens, héroïques, sacraux, traditionnels et typiquement aryens.

Nous arrivons ainsi à une révision nécessaire des valeurs « italiennes » de la Renaissance et même de la « grande guerre ». En fait, la part que les influences de la franc-maçonnerie, du jacobinisme gallique, et, en général, d'une idéologie qui, sous sa forme libérale et démocratique, est essentiellement anti-raciale et anti-aryenne, jouèrent dans les mouvements du Risorgimento, malgré la pureté d'intention de nombreux patriotes, est incontestable et, dorénavant, bien connue. Quant à notre intervention en 1915, la même chose doit encore être affirmée : nous avons rejoint le combat dans le cadre de revendications

nationales, mais essentiellement sous le signe de l'idéologie démocratoco-maçonnique des Alliés, qui était véritablement destinée à détruire les États qui conservaient encore, en dépit des interférences du capitalisme judaïsant et d'une certaine Kultur, une structure hiérarchique et aristocratique et le sentiment de la race et de la tradition. Cependant, l'intervention eut également l'effet, pour nous, d'une épreuve héroïque, qui réveilla ces forces qui depuis, par un véritable renversement, devaient mener à l'Italie fasciste et romaine. Il s'agit seulement de quelques aperçus, à développer adéquatement et à prolonger, concernant la nouvelle approche de l'histoire italienne, qui doit de plus en plus déterminer notre conscience et notre politique raciale aryenne.

Julius Evola, *Indirizzi per una educazione razziale*, traduit par J. B.

(*) « Les origines [géographiques] et la diffusion des Mystères sont des sujets de débat permanent entre les spécialistes du culte » (Roger Beck, *On Becoming a Mithraist New Evidence for the Propagation of the Mysteries*, in Leif E. Vaage et al. [éds.], *Religious Rivalries in the Early Roman Empire and the Rise of Christianity*, Wilfrid Laurier University Press, 2006, p. 182), débat qui, en ce qui concerne les origines raciales du mithraïsme, ressemble à une tempête dans un verre d'eau (voir, Aleš Chalupa, *The Origins of the Roman Cult of Mithras in the Light of New Evidence and Interpretations: The Current State of Affairs*. In *Religio* 24, 2016 [p. 65-96]). L'analyse suivante de Franz Cumont des éléments constitutifs du mithraïsme n'a pas été fondamentalement réfutée (même pas par l'un des tout premiers chercheurs à la contester, R.L.Gordon, *Franz Cumont and the Doctrine of Mithraism*, in J.Hinnels [éd.], *Mithraic Studies*, vol. 1, Manchester University Press, Manchester, 1971) : « Le fond de cette religion, sa couche inférieure et primordiale, est la foi de l'ancien Iran, d'où elle tire son origine. Au-dessus de ce substratum mazdéen, s'est déposé en Babylonie un sédiment épais de doctrines sémitiques, puis en Asie Mineure les croyances locales y ont ajouté quelques alluvions. Enfin, une végétation touffue d'idées helléniques agrandi sur ce sol fertile, et dérobe en partie à nos recherches sa véritable nature » ; « Tous les rites originaux qui caractérisent le culte mithriaque sous les Romains, remontent certainement à ses origines asiatiques : les déguisements en animaux, usités dans certaines cérémonies, sont une survivance d'une coutume préhistorique autrefois très répandue et qui n'a pas disparu de nos jours; l'habitude de consacrer au dieu les autres des montagnes est sans doute un héritage du temps où l'on ne construisait point de temples ; les épreuves cruelles imposées aux initiés rappellent les mutilations sanglantes que perpétraient les serviteurs de Ma et de Cybèle. De même les légendes dont Mithra est le héros, n'ont pu être imaginées qu'à une époque de vie pastorale. Ces antiques traditions d'une civilisation encore primitive et grossière subsistaient dans les mystères à côté d'une théologie subtile et d'une morale très élevée (*Les Mystères de Mithra*, 3e éd. revue et annotée, H. Lamertin, Bruxelles, 1913, p. 26-7).

Quant à la divinisation du roi de son vivant, elle trouve son origine dans le Proche-Orient et l'Égypte ancienne (voir Nicole Brisch [éd.], *Religion and Power : Divine Kingship in the Ancient World and Beyond*, Oriental Institute of the University of Chicago [Illustrated Edition], 2008) et fut ensuite introduite dans les protocoles de la monarchie hellénistique, avant d'être adaptée au culte impérial à

Rome (Mason Hammond, Hellenistic Influences on the Structure of the Augustan Principate. In Memoirs of the American Academy in Rome, vol. 17, 1940 [p. 1-25] ; contrairement à une idée reçue, la divinisation de César ne fut pas due à un acte juridique établi en 42 avant J.-C. par le sénat, mais est liée à la manifestation populaire « spontanée » du 17 mars 44, lorsqu'une foule exaltée brûla le corps de César et organisa son culte. Cette divinité fut habilement exploitée par l'entourage d'Octave, *Divi Juli filius*, pour le lancer dans la course au pouvoir, au détriment d'Antoine ; voir André Alföldi, La divinisation de César dans la politique d'Antoine et d'Octavien entre 44 et 40 avant J.-C.. In Revue numismatique, 6e série, t. 15, 1973 [p. 99-128]. Cela ne veut pas dire que César n'avait pas l'intention d'être reconnu comme un dieu de son vivant [Mary Beard, John North et Simon Price, Religions of Rome. Vol. 2 – A Sourcebook, Cambridge: Cambridge University Press, 1998, [p. 221-2]]).